

Matthew's Laws de Marc Schmidt

Apolline Caron-Ottavi

Number 159, October–November 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67831ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caron-Ottavi, A. (2012). Review of [*Matthew's Laws* de Marc Schmidt]. *24 images*, (159), 50–50.



Matthew's Laws

de Marc Schmidt

Rares sont les films-portraits qui parviennent à captiver, au-delà de l'individu qu'ils ont pour objet. En fait c'est un peu le défi de tout film documentaire – faire du sujet l'objet d'une réflexion plus large, passage qui ne peut avoir lieu que par la force de la mise en scène – mais cela est d'autant plus vrai des portraits individuels. *Matthew's Laws* est un film qui y parvient haut la main, bien que, défi supplémentaire, Marc Schmidt y filme son ami d'enfance, Matthew, atteint de troubles autistes. Il y a donc un contrat intime qui s'ajoute au contrat documentaire entre les deux hommes : « J'ai peur de voir comment tu me vois. Mais je te fais confiance », prévient Matthew. Pourtant, cette proximité-là était peut-être nécessaire pour parvenir comme le fait Schmidt à filmer Matthew avec la bonne distance : filmer l'autre comme si c'était sa propre vie que l'on mettait en jeu à l'écran, à la fois en connaissance de cause et avec une prudence redoublée. Le cinéaste explore avec tendresse, et même amour, disons-le, l'univers de son ami et sa façon minutieuse d'ordonner son propre chaos, dans son appartement qui est une excroissance de lui-même, à la fois laboratoire, boîte aux trésors et expression d'un système de pensée. Plutôt que de chercher à comprendre, il s'agit là pour Schmidt de faire justice à cette logique différente du monde, de la faire exister non comme une curiosité, mais comme un miroir, un double, une autre manière d'appréhender la vie (et qu'est-ce que le cinéma, si ce n'est cette « autre manière » de voir, de percevoir, d'entrer en contact avec le monde?). Marc filme Matthew de très près, son visage, ses mains, ses gestes, il l'écoute expliquer son autisme ou méditer sur les conséquences terribles de sa différence avec une parfaite lucidité. Il lui répond aussi, nous communiquant son inquiétude de le perdre. Tant et si bien que lorsque le conflit entre Matthew et le monde extérieur éclate, c'est un peu une part de nous-mêmes qui souffre. – Apolline Caron-Ottavi

Être là

de Régis Sauder

Comment soigner et maintenir un lien social au sein de l'univers carcéral ? Comment *être là*, affirmer une présence et introduire de l'humanité dans un lieu intolérable en soi ? Autant de questions que soulève le film à la fois doux et âpre de Régis Sauder (*Nous, princesses de Clèves*, 2009) qui s'attache au quotidien des patients et de l'équipe soignante de la maison d'arrêt des Baumettes, à Marseille. Pour traiter de ce sujet, le cinéaste trouve la bonne distance : recours au noir et blanc, éclairages crus et bande son heurtée (bruits secs de portes et de grilles, musique stridente) qui traduisent la violence du lieu ; avec, en avant-plan, la circulation de la parole entre détenus (en voix hors champ pour préserver l'anonymat), psychiatres et ergothérapeutes. Et apport déterminant au film : le témoignage lu à la caméra d'un des membres du *collectif* qui décide de renoncer à sa pratique dans les prisons et remet en question sans complaisance le rapport au milieu institutionnel. L'*être là* du titre y est clairement désigné comme un acte de résistance, même si cette présence cautionne en soi l'idée même de la prison. C'est dire la position intenable de ces femmes belles et dévouées qui luttent *ensemble* au bord de l'épuisement psychique pour la survie d'un espace de soins essentiel face à « la dictature de la norme » et au climat anxiogène d'un environnement hostile. Dans le brouhaha incessant de ce lieu qui symbolise toute la brutalité de la commande sociale, les mots des détenus en souffrance, souvent sous camisole chimique, dessinent la singularité de parcours de vie chaotiques. Il y a, bien sûr, quelque chose de tragiquement dérisoire dans ce face à face qui tente d'apaiser les plus sombres douleurs, surtout quand affleure le narcissisme de l'une des intervenantes, mais le film impose sa pertinence, sans jamais perdre de vue la dimension de la représentation. Aucun formalisme déplacé chez Régis Sauder, juste l'expression d'un regard sensible qui entend montrer la complexité de situations où, au-delà de tous les efforts de ces femmes souvent exemplaires, subsiste l'écueil insurmontable du rapport de force. En se nourrissant de toutes ces tensions internes, *Être là* témoigne, émeut et montre l'absolue nécessité du combat collectif. – Gérard Grugeau